

72

76

74-007

LE BEHAVIORISME AUJOURD'HUI  
II. RÉFLEXIONS  
SUR LE BEHAVIORISME CONTEMPORAIN

par

MARC RICHELLE

Reprint from *Psychologica Belgica*, 1974, xiv-3, 283-296.

*Université de Liège*  
*Laboratoire de Psychologie expérimentale*

## LE BEHAVIORISME AUJOURD'HUI

### II. RÉFLEXIONS SUR LE BEHAVIORISME CONTEMPORAIN <sup>1</sup>

[BEHAVIORISM TODAY. II. REFLECTION ON CONTEMPORARY BEHAVIORISM]

MARC RICHELLE

This paper, closing a series of lectures introduced by part I (see Richelle, 1974), examines some crucial issues that usually raise serious difficulties in a general theory of behavior, and especially of human behavior, derived from Skinner's brand of behaviorism: the complementarity of functional and structural analysis, the concept of motivation, the nature of intentional behavior. In a second section, it discusses the significance of the critic made by Skinner of "autonomous man", and its consequences on our view as to how human behavior is controlled, and, eventually, should be controlled.

Au terme de ces exposés, j'espère avoir montré que la méthode du conditionnement operant – qui en constituait le dénominateur commun – offre des possibilités largement plus étendues qu'on ne le pense généralement. Née dans le laboratoire d'étude sur l'animal, elle a trouvé des extensions dans des domaines du comportement humain que l'on a coutume de soustraire à une approche inspirée du conditionnement, telles les conduites cognitives, verbales et créatives. J'espère avoir aussi montré, à travers quelques aperçus théoriques, que la conception du comportement souvent associée à la méthodologie du conditionnement n'est ni réductionniste, ni simplificatrice, qu'elle n'ignore pas les conduites humaines les plus complexes, qu'au contraire elle suggère peut-être à leur sujet une formulation et une méthode d'analyse qui, à long terme, pourraient se révéler plus fécondes que les théories courantes. Enfin j'ai rappelé les prolongements que connaît aujourd'hui le conditionnement operant dans les champs d'application de l'éducation et de la psychothérapie: leur mérite n'est peut-être pas tant d'y introduire de nouvelles techniques que de nous amener à repenser le rôle du psychologue.

Mais ces clarifications n'ont pas écarté de notre route tous les problèmes. Si l'essai de synthèse et de réflexion dont cette série de leçons nous a fourni l'occasion, présente quelque intérêt, c'est plus par les problèmes qu'il ouvre que par ceux qu'il résout. Nous avons, au fil de nos entretiens, soulevé de nombreuses questions théoriques, et

<sup>1</sup> Voir *Psychologica Belgica*, 1974 (14), nr. 2, 127-143, où se trouvent également des références bibliographiques.

proposé des voies d'expérimentation. Nous n'y reviendrons pas. Nous avons aussi éludé certaines difficultés, certaines interrogations qui ont surgi sans doute dans l'esprit de plusieurs de nos auditeurs fidèles. Nous leur devons aujourd'hui quelques explications. Les problèmes laissés pour la fin sont toujours les plus difficiles : nous n'en ferons pas le tour dans le peu de temps qui nous reste, mais nous en tenterons un bref examen.

Les points sur lesquels nous voudrions nous attarder concernent d'abord certains aspects de la théorie du comportement qui sous-tendait l'ensemble de nos démarches : la place respective de l'analyse fonctionnelle et de l'analyse structurale ; la conception de la motivation et la définition du renforcement ; le sort fait à la notion de but, d'intention.

Ils concernent d'autre part la conception de l'homme que Skinner, avec une certaine logique, a cru devoir dégager de son analyse du comportement, et, dans le prolongement de cette conception, ses propositions de planification culturelle. Certes, vous pouvez utiliser la technique du conditionnement operant dans une recherche neuro-physiologique sans adhérer pour autant au projet utopien de *Walden Two* (Skinner, 1948), et sans partager la mise en question de l'homme autonome de *Par-delà la Liberté et la Dignité* - tout comme vous pouvez appliquer la méthode analytique pour soigner un névrosé sans suivre Freud dans ses idées sur le malaise de la civilisation. Que finalement l'on y souscrive ou pas, ces développements, ces extrapolations sont, pour Skinner comme pour Freud, trop étroitement liées à toute l'œuvre méthodologique et aux découvertes qu'elle a rendues possibles, pour que l'on soit autorisé à les ignorer. Elles sont conséquence logique de leur position scientifique. Elles ne semblent peut-être outrepasser la science qu'aux yeux de ceux qui ont assigné à cette dernière *a priori* des limites à ne pas franchir : s'ils n'y voient que spéculations extra-scientifiques, c'est faute d'avoir saisi la véritable portée de l'entreprise scientifique qui les fonde.

#### ANALYSE FONCTIONNELLE ET ANALYSE STRUCTURALE

Nous avons insisté, dans notre premier exposé, sur le parti pris par Skinner d'analyser d'abord les mécanismes propres à affecter le *débit* des réponses de l'organisme, plutôt que d'en décrire la structure, la topographie. A plusieurs reprises, nous avons retrouvé cette opposition entre une approche fonctionnelle, visant à démontrer les variables dont est fonction l'acquisition et le maintien des conduites, et une approche formelle, satisfaite d'en caractériser l'organisation : à propos du développement cognitif, de la créativité, et de façon plus radicale encore, à propos du langage nous avons opté pour l'approche fonctionnelle.

Une telle prise de position est assurément trop tranchée. Elle ne s'impose en fait que pour contrebalancer le parti pris structural qui a dominé, depuis plusieurs années, certains domaines des sciences

psychologiques – et des sciences humaines en général. Elle appelle naturellement quelques nuances. Toute science est confrontée à la tâche difficile d'articuler l'analyse des structures et l'étude des processus dynamiques par quoi elles émergent, se modifient, ou simplement fonctionnent et s'entretiennent. Il est donc légitime, par méthode, de porter sur un aspect plutôt que sur l'autre toute son attention et son effort de recherche, et de différer le moment où les deux approches se conjuguent pour rendre compte du réel sans rien sacrifier de sa complexité structurale ni de son dynamisme fonctionnel. Il est naturel que dans une science aussi jeune que la psychologie ce moment ne soit pas encore tout proche, et qu'il faille dès lors non seulement tolérer que les recherches aillent dans les deux directions, mais s'en réjouir. Pourquoi des courants qui devraient, même en s'ignorant momentanément, se savoir complémentaires, en viennent-ils à s'opposer, parfois avec toute la vigueur de la polémique ? Pour une part, il faut bien reconnaître, dans certaines formes modernes de structuralisme, un exclusivisme dogmatique. Alors que le behaviorisme Skinnérien, comme nous l'avons explicitement rappelé à propos du comportement verbal, a toujours admis la légitimité et la place de l'analyse formelle, la réciproque n'est pas toujours vraie : un formalisme comme celui de l'école chomskyenne s'affirme ouvertement hostile à l'approche fonctionnelle de Skinner. Quoi qu'il y paraisse, ceci n'est pas simple affaire d'humeur. Souvent, en sciences humaines, les approches formelles ne se bornent pas à la description des structures des comportements – seul matériau, en fin de compte, à leur disposition. Elles tendent à faire passer leur analyse pour révélatrice d'une structure de l'esprit. Elles alimentent par là le point de vue mentaliste, et s'inscrivent dans une orientation contradictoire à celle du behaviorisme. C'est ce glissement de l'analyse structurale à la conception mentaliste qui occasionne cette tension dans les sciences psychologiques au sens large. Il n'y a rien, dans la description des structures de parentés ou de l'agencement des mythes, qui s'oppose à une analyse behavioriste ; mais quand cette description se trouve identifiée à une description des structures de l'esprit humain, saisi de manière en quelque sorte intemporelle, elle ne s'y oppose pas seulement, elle l'exclut. De même, ainsi que nous l'avons vu dans un de nos exposés, il n'y a, dans un essai de description formelle du système syntaxique, rien d'incompatible avec une approche fonctionnelle, qui la complète, sauf si cette description formelle se donne pour modèle d'une compétence du sujet, donc d'une faculté de l'esprit à laquelle pourrait s'arrêter l'analyse. Levy-Strauss et Chomsky ne sont que deux représentants, particulièrement marquants, d'une tendance que l'on retrouve dans tous les domaines des sciences comportementales. Le behaviorisme écarte le postulat mentaliste – son objection n'étant pas, comme y insiste Skinner, le caractère mental des entités qu'il invoque, mais le fait qu'elles coupent court à l'explication. La structure du langage, la structure des institutions, celle des mythes, des rêves, des communications interindividuelles sont des structures de comportement : dire

qu'elles sont ce qu'elles sont parce qu'elles correspondent à la structure de l'esprit, laquelle en serait l'origine, ou la cause, n'ajoute rien d'utile à notre savoir. Cela nous dispense trop facilement de pousser plus loin l'enquête, dans l'évolution de l'espèce, dans son histoire culturelle, dans l'histoire individuelle, dans la machine nerveuse – mais dans ce cas, avec les outils appropriés, qui sont ceux du physiologiste et non du psychologue mentaliste.

Si toutes les sciences connaissent le problème de l'articulation de l'approche structurale et de l'approche fonctionnelle, elles ne se heurtent pas à une difficulté analogue à celle qui découle, dans les sciences du comportement, de la survivance du mentalisme. Là où les autres sciences rencontrent des problèmes d'ordre méthodologique et logique, la nôtre demeure confrontée à une question philosophique.

Nous avons fait allusion à des écoles contemporaines dans lesquelles le débat est particulièrement retentissant. Nous aurions pu prendre comme exemples des aspects plus classiques, plus routiniers de la psychologie : une large part de l'activité des psychologues praticiens, limitée à la lecture des résultats aux tests, participe de la même tendance à décrire une certaine structure, rapportée à une hypothétique structure mentale à laquelle s'arrête l'investigation. Nos réflexions sur les applications de la psychologie, où nous dénonçons la stérilité tant pratique que théorique d'une attitude essentiellement semblable – la vigueur de l'argumentation et l'esthétique cohérence en moins – à celle des grandes écoles structurales, s'enracinent donc dans l'un des thèmes fondamentaux de la position behavioriste, et dépassent ainsi largement une simple affaire de méthode, aussi bien que d'efficacité.

#### LE PROBLÈME MOTIVATIONNEL

Pour qui rejette volontiers, avec le behaviorisme, les facultés, traits ou tendances internes par lesquelles les conceptions mentalistes expliquent le comportement, il reste souvent une hésitation à écarter tout à la fois les sources intérieures des conduites que recouvrent le terme de *motivation*. La notion de renforcement tient une place centrale dans les conceptions skinnériennes. Elle suscite, plus encore que les autres, la controverse, voire l'irritation. Il semble que, par l'usage qu'il en a fait – on serait tenté de dire l'abus – Skinner élude le problème de la motivation, et se débarasse avec une excessive désinvolture de la catégorie principale de sources intérieures du comportement. En définissant le renforcement – un événement qui, survenant à la suite d'une réponse, augmente la probabilité d'apparition de celle-ci – il se dispense un peu facilement de chercher dans l'organisme l'origine des actions dans lesquelles il s'engage. Toutes les conséquences ne contrôlent pas indistinctement les réponses qu'elles suivent. Imaginons un rat affamé appuyant sur un levier et qui, au lieu de déclencher par cet acte un distributeur de nourriture, provoque quelques notes musicales. Cette conséquence n'entraînera, dans cette circonstance,

aucune augmentation du débit de réponse. Elle est, dans ce contexte du moins, hors de propos. Il ne suffit donc pas qu'un événement survienne après une réponse pour qu'il ait statut de renforcement. Que faut-il donc ? Dans le cas qui nous occupe, le rat affamé, la solution paraît simple : l'animal a faim et sera renforçant tout événement propre à réduire le besoin alimentaire, lequel peut être défini en termes physiologiques. On pourrait être tenté de dire qu'un événement est renforçant s'il contribue à la *satisfaction d'un besoin*, s'il répond à une *motivation*.

Dès lors, n'est-il pas plus intéressant d'identifier les besoins, de saisir les motivations plutôt que d'insister sur les renforcements ? En prenant le parti de s'attacher à une description minutieuse des renforcements – et des programmes de renforcement, Skinner ne fait-il pas glisser, en quelque sorte, les motivations de l'organisme qui en est le siège vers le milieu, qui se borne à y apporter les satisfactions attendues ?

Pour comprendre l'approche de Skinner sur ce point, il faut à nouveau la situer par rapport aux courants mentalistes auxquels elle s'oppose. Les efforts théoriques de nombreux psychologues américains du second quart de siècle se sont épuisés dans des constructions abstraites sur la notion de besoin, cependant que se multipliaient, dans les contextes les plus divers de la psychologie humaine, les besoins *ad hoc* invoqués pour expliquer toutes les formes de conduites rencontrées. Ces entités internes invérifiables ne pouvaient, pour Skinner, prendre rôle de cause première des comportements. Elles ne pouvaient non plus, dans leur forme la plus générale et la plus abstraite, faire l'objet de théories hautement élaborées, sans proportion avec les faits qu'elles pouvaient exhiber. L'explication demeurerait circulaire aussi longtemps qu'on ne pouvait invoquer, pour expliquer les comportements, que des besoins inférés de ces comportements mêmes. L'expérimentateur ne pouvait se satisfaire d'un besoin impossible à traiter en *variable indépendante*. Tout l'effort de Skinner a tendu à formuler les problèmes motivationnels en termes expérimentalement manipulables. Dès ses premiers travaux, il suggérait de renoncer à parler de besoin alimentaire, dans le cadre d'une expérience strictement psychologique, et à s'en tenir à une spécification des conditions de privation, d'une part, de la nature et des conditions d'octroi des renforcements d'autre part. Cette manière de procéder ne nie nullement les modifications de l'état de l'organisme découlant de la privation, et corrigées par le renforcement : elle indique seulement que la variable dépendante – le comportement – n'est pas mise en relation avec des variations de l'état interne, mais avec des degrés de privation alimentaire et la quantité du renforcement, sa fréquence, etc ... Dans ce cas, nous pouvons laisser au physiologiste le soin de caractériser l'état interne, d'en mesurer les divers aspects. Mais en supposant que le physiologiste ne puisse nous rendre ce service, nous ne gagnons rien à spéculer sur cet état interne : il est plus sûr, plus simple, plus utile, de nous en tenir à une description des variables sur lesquelles nous

avons prise, et de laisser entre parenthèses ce qui concerne directement l'état interne.

Dans la plupart des cas, nous n'avons aucun moyen de caractériser directement l'état interne : les innombrables besoins inventés – pour les besoins de la cause – par le psychologue de la personnalité n'ont pas encore trouvé le physiologiste capable d'en disséquer les dimensions intérieures. D'autre part, pour les besoins biologiques les mieux connus, comme la faim et la soif, plus l'analyse a progressé et plus s'est révélée insuffisante une interprétation homéostatique simple. Après les faits classiques relatifs aux interférences de la gustation dans le renforcement alimentaire ou au *sham drinking*, des phénomènes de plus en plus nombreux ont été décrits qui montrent l'impossibilité de définir l'état motivationnel sans prendre en considération les particularités des contingences de renforcement : un cas typique est celui de la polydipsie induite par des programmes à renforcement alimentaire très fragmentés. Nous savons tous que le 'besoin alimentaire' au sens strictement physiologique n'explique pas une grande part des conduites de consommation de nourriture de beaucoup d'êtres humains : l'histoire des contingences de renforcement nous en apprendra plus qu'un surcroît de besoin, ou qu'un besoin de surcroît. Si la notion de *besoin* recouvre déjà des choses très hétérogènes dans le cas pourtant relativement simple de la faim ou de la soif – et s'il vaut mieux lui substituer une spécification des variables auxquelles il renvoie – il en va a fortiori de même dans le cas de *besoins* invoqués pour expliquer des conduites infiniment plus diversifiées : parler d'un besoin sous-tendant l'ensemble des conduites agressives, c'est naturellement confondre des comportements dépendant de variables très différentes – tantôt à l'œuvre à travers l'évolution de l'espèce et étroitement liées à sa structure génétique, tantôt à l'œuvre dans l'histoire individuelle, tantôt caractéristiques des contingences de renforcement définissant la culture, tantôt d'ordre purement organique. Le *besoin* entretient ici l'illusion de l'unité.

S'il semble manquer à l'œuvre de Skinner une théorie motivationnelle, c'est qu'il a préféré en rechercher une qui soit plus satisfaisante que celles que les diverses écoles psychologiques ont proposées jusqu'ici. Plutôt que d'identifier des besoins – par un exercice d'inférence plus ou moins hasardeux – il propose d'identifier les renforcements. Ceci fait, il restera bien sûr à nous interroger sur les origines de leur propriété renforçante – et il importe de ne pas retomber à ce moment-là dans une énumération de besoins *ad hoc* correspondant aux catégories de renforcement découvertes. L'analyse expérimentale se devra de ramener les propriétés renforçantes à des variables agissant au cours de la phylogenèse ou de l'ontogenèse, au niveau des échanges biologiques avec l'univers physique, ou des échanges sociaux. On pourrait avoir l'impression que cette approche skinnérienne est somme toute assez banale et que, dans des formes moins explicites, beaucoup de psychologues contemporains – spécialement parmi les psychophysicistes – ne pensent pas autrement lorsqu'ils discutent de motivation.

On ne peut qu'espérer qu'il en soit ainsi. Mais ce n'était assurément pas le cas il y a 30 ou 40 ans. Fleurissaient à l'époque les déploiements théoriques sur la réduction de besoin. Skinner ne jugea pas utile de s'égarer dans cette sorte de débat : sa position était ouverte à toutes formes de renforcements à découvrir – ou à remettre en honneur. Elle autorisait aussi bien les conceptions hédonistes que les conceptions réductionnistes inspirées du modèle homéostatique. N'ayant rien figé, elle n'eut aucune peine à accueillir les faits sur ce que l'on a appelé le 'besoin de stimulation' et 'le besoin de manipulation', ni les faits d'autostimulation cérébrale, faits qui, pour la plupart, ont été mis en évidence à l'aide des techniques du conditionnement operant. A l'heure actuelle, le behaviorisme skinnérien n'a toujours pas à nous offrir de théorie motivationnelle définitive : il reste encore de nombreux renforcements à explorer avant de s'y risquer.

#### LES COMPORTEMENTS INTENTIONNELS. LA NOTION DE BUT

Admettons qu'en déplaçant ainsi l'accent des besoins inférés vers les renforcements Skinner ait abordé le problème des motivations d'une manière qui se révélera, à long terme, féconde. A-t-il pour autant traité de façon adéquate un aspect capital de l'origine interne des comportements – du moins chez l'espèce humaine – à savoir l'intention, ou le but ? N'y a-t-il pas là une catégorie d'événements mentaux auxquels on est en droit d'attribuer irréductiblement le statut de cause des conduites ?

La question a été soulevée par G. de Montpellier dans une critique très pénétrante et très nuancée de 'Contingencies of Reinforcement' (1972).

L'intentionnalité a toujours été l'une des principales sources de difficulté pour une psychologie scientifique. Elle y maintient un bastion de finalisme, bien difficile à démanteler.

La notion de but intervenait jadis dans l'interprétation des conduites les plus élémentaires de l'animal. Si elle perdit ses droits dans l'analyse des tropismes, il paraissait difficile de s'en dispenser chaque fois que se déployaient des comportements orientés vers un aboutissement final sans être à proprement parler déclenchés par des stimuli préalables, sur un mode comparable au déclenchement d'un réflexe. De nombreuses situations imaginées par les expérimentateurs pour étudier de telles conduites contribuèrent, comme l'a bien souligné Skinner, par une sorte de halo sémantique, à entretenir l'idée embarrassante que le comportement est motivé par son but. La configuration spatiale inhérente aux labyrinthes, aux cages à problèmes de Thorndike, aux épreuves d'intelligence pratiques de Köhler, en faisant ressortir la continuité entre le déroulement d'une chaîne d'actes moteurs et leur conséquence, favorisaient la persistance d'une métaphore ballistique. Les lois de ces comportements 'orientés vers un but' pouvaient cependant se laisser décrire sans recours à la notion de but, comme le montra l'analyse amorcée par Thorndike et poursuivie par

Skinner : la relation significative n'était pas spatiale, mais temporelle, et l'action sélective du renforcement pouvait se substituer à l'action anticipative du but.

Ceci cependant ne résolvait pas la question au niveau humain. Quelles que soient les ressemblances de son comportement avec celui des animaux, l'homme peut explicitement assigner un but à son action, il peut manifester ses intentions, puis, en les réalisant, montrer que son comportement est bien orienté vers un but. Nul ne songe à nier cette évidence. Comment traiter ces faits sans retomber dans une interprétation finaliste ? Notons que tous les comportements humains ne sont pas explicitement liés à la formulation d'un but. Mais le fait qu'ils le soient quelquefois a conduit à penser que, dans les autres cas, les choses se présentaient de la même manière, à ceci près que le but y était implicite. Cette extension injustifiée de l'appréhension superficielle que l'homme a faite de certaines de ses conduites, il l'a généralisée aux conduites animales, invoquant une mystérieuse anticipation mentale implicite, dotée d'un statut causal, là où une description des relations entre réponses de l'organisme et conséquences renforçantes suffisait à l'explication : le phénomène général n'est pas l'intention, mais la relation entre le comportement et ses conséquences. L'intention est un phénomène particulier, qui n'intervient jusqu'à preuve du contraire, que dans certaines formes de conduites humaines. Vient-elle déjouer les analyses behavioristes, et sinon, comment s'y inscrit-elle ?

Nous admettrons que, quand nous parlons d'intention à propos d'une conduite d'autrui – ou d'une conduite d'un animal – alors qu'aucune explicitation anticipative du comportement n'est intervenue, nous usons d'une expression superflue et inappropriée : nous devrions nous en tenir à une description des contingences de renforcement. Maintenant, notre comportement verbal peut s'appliquer à la description des contingences de renforcement – en dehors d'une analyse scientifique. Cette description peut porter sur le comportement d'autrui ou sur le nôtre. Fondée nécessairement sur le comportement passé ou actuel, elle peut donner lieu à la formulation de règles qui vont à leur tour contrôler le comportement futur. Cette activité représentative, généralement verbale, se ramène à l'élaboration de *stimuli discriminatifs* qui interviendront dans le contrôle des conduites ultérieures. Ils dirigeront les comportements d'autrui à titre de directives, d'instructions, de consignes, de conseils, etc., ou le comportement du sujet lui-même, sous forme de projet, de plan, d'intention, de but. Tous ces termes renvoient à des conduites représentatives, intériorisées ou extériorisées, qui constituent des précurseurs des comportements ; mais il n'en sont pas pour autant des causes premières en-deçà desquelles il n'y a plus rien à expliquer ; ils ne sont pas non plus des phénomènes mentaux d'une nature particulière : ils sont des comportements comme les autres, appelant le même genre d'analyse quant aux variables dont ils dépendent ; ils présentent l'importante particularité de constituer des *stimuli discriminatifs* modulant les conduites de réalisation qui les suivent.

Pour bien en saisir le statut dans l'analyse skinnérienne, il faut insister sur la distinction entre *comportement régi par des règles* et *comportement gouverné par les contingences*. De nombreux comportements se déroulent, s'élaborent, se reproduisent sous l'action directe des contingences physiques et sociales, sans aucune description explicite de celles-ci : ils sont gouvernés par les contingences. Des comportements analogues peuvent se produire sans que le sujet ait été exposé aux contingences elles-mêmes, en lui impartissant des règles qui en décrivent certains aspects essentiels : ces comportements, régis par des règles, présenteront, dans leur topographie, une similarité plus ou moins étroite avec les comportements gouvernés par les contingences. Ils en différeront cependant dans certains détails, mais surtout par leur histoire différente. Ces 'règles' sont naturellement des sous-produits de la fonction symbolique et verbale. Elles sont, par là, liées à ce système particulier de contingences sociales que constitue le langage et, à nouveau, nous retrouvons à l'origine des caractéristiques à première vue les plus spécifiques de l'autonomie individuelle les échanges interindividuels de la communauté linguistique. L'intention, non plus que la conscience, n'est une donnée première, jaillissant de la liberté de l'être : elle est exploitation individuelle d'un système originellement destiné à d'autres fins.

La formulation des *règles-stimuli discriminatifs* à quoi se ramène ainsi l'intention, n'est pas nécessairement toujours parfaite : elle est souvent approximative, et les conduites qu'elle contrôlera seront en conséquence très imparfaites, comparées à leurs équivalents sous contrôle des contingences. Fût-elle parfaite, le sujet ne dispose pas toujours dans son répertoire des comportements garantissant la transposition de la règle - de l'intention - à sa réalisation : c'est là, en soi, une catégorie particulière de comportements qui n'apparaît pas magiquement pour peu qu'une règle soit énoncée, une intention formulée. Celle-ci à elle seule ne contient pas les clés de sa réalisation. Un plan fournit des directives utiles pour construire une maison solide, mais le plan seul ne contient pas les techniques qui en assurent l'exécution. Des règles morales ou politiques imposées à une population qui n'a pas été exposée aux contingences dont elles dérivent ne seront peut-être jamais 'vécues', ne se traduiront jamais dans les 'mœurs' - comme le montrent les études anthropologiques sur l'acculturation. Il en va de même quand les règles sont forgées par l'individu pour son propre usage, dans le cas de l'intention. Ce qui s'explique difficilement si l'on voit dans l'intention le déterminant du comportement, ne fait plus problème quand on en fait un comportement précurseur ayant statut de stimuli discriminatifs : ceux-ci ne suffisent pas à déclencher le comportement, ils instaurent seulement certaines conditions de nature à en moduler la structure et la fréquence. S'expliquent pareillement les discordances entre description des contingences dans l'intention et contingences réelles ; il n'y a aucun mystère à ce que le comportement demeure gouverné par des contingences différentes de

celles qu'explicite l'intention : celle-ci n'annule pas l'action des contingences directes, lesquelles pourront conserver le contrôle entier du comportement, 'en dépit de la volonté du sujet', qui ressentira le conflit, ou 'à l'insu du sujet', qui percevra son comportement comme régi par les buts qu'il se sera donné, sans voir que les contingences réelles d'un autre ordre le déterminent.

Bien des complications de l'analyse de certaines formes de conflits, des dissociations entre l'acte et la volonté, des discordances entre l'intention consciente et le déterminisme inconscient, des imperfections de la réalisation de buts explicites, se clarifient et s'unifient dès lors que les causes finales sont écartées au profit de comportements précurseurs décrivant plus ou moins adéquatement les contingences de renforcement et contrôlant plus ou moins rigoureusement et plus ou moins exclusivement les comportements de réalisation, dès lors que l'intentionnalité cesse d'être considérée comme une sorte d'introspection anticipatrice des causes finales, confusément présente dans tout comportement operant, mais comme une activité, elle-même soumise à ses propres déterminismes, dérivant des capacités descriptives et autodescriptives dont le langage a doté notre espèce.

#### L'HOMME AUTONOME

Cette manière d'analyser les notions de besoin et de but, comme la façon de poser le problème de la perception, de la mémoire, du langage, n'ont nullement pour conséquence de vider l'homme de son contenu, comme on accuse souvent Skinner de le faire. Le 'contenu' doit simplement être étudié autrement. C'est n'avoir pas compris Skinner que de résumer sa pensée, comme le faisait un journaliste, psychologue de surcroît, à propos de l'essai 'Par delà la Liberté et la Dignité', dans la formule 'à l'intérieur de l'Homme, rien' (Moscovici, 1973). Il faudrait compléter, 'rien qui puisse être pris comme pur départ de ses comportements'. Mais cette restriction faite, à l'intérieur de l'homme, tout ce que l'on y trouvera, sans jamais accepter pourtant d'y arrêter l'explication. L'homme intérieur n'est pas vraiment mis en cause, mais bien l'homme intérieur en tant qu'origine première des conduites, c'est-à-dire l'homme *autonome*.

Ce thème est devenu, au cours de l'œuvre du maître du behaviorisme contemporain, dominant pour deux raisons. Skinner lui a conféré une importance primordiale dans les progrès des sciences du comportement, l'explication mentaliste lui paraissant aboutir à des impasses, et étant à ses yeux responsable du piétinement de nombreuses branches de la psychologie. En dehors du champ scientifique proprement dit, il a vu dans les conceptions mentalistes, où se rejoignent le sens commun et la plupart des traditions philosophiques occidentales, l'obstacle principal à une modification efficace du comportement humain. Cette modification a fait, depuis très longtemps, l'objet de ses préoccupations. Elles se traduisirent en 1948 dans cet écrit qui tranche dans la production scientifique de Skinner : l'essai d'utopie intitulé *Walden*

*Two*. Il le rédigea en quelques semaines, lui qui, dans ses textes scientifiques, met en moyenne deux minutes par mot publiable. Peu connu sur notre continent, cet ouvrage est en quelque sorte le pendant positif du *Meilleur des Mondes* de Huxley. Les principes scientifiques du conditionnement y sont mis en œuvre pour régler la vie d'une petite communauté exemplaire. A la différence de l'Utopie de Huxley, celle-ci ne suscite aucune répulsion, si ce n'est d'être entièrement planifiée. La vie heureuse que l'on y mène, où chacun accomplit sa part de travaux astreignants, et s'adonne, pour le reste, à des activités productives et créatives, dans les arts, la vie sociale, les sciences, les lettres, serait enviable n'était le fondateur démiurge. Il n'a pourtant rien d'un despote assoiffé de puissance : il s'est ingénié à mettre en place des contingences de renforcement, essentiellement positives, qui entretiennent par elles-mêmes les modes de vie de la communauté. Son œuvre faite, il peut s'effacer. Skinner s'est dédoublé dans cet essai littéraire, cherchant à réconcilier le planificateur visionnaire et le visiteur critique, habillé, comme il se doit, d'une peau de professeur. Il a qualifié lui-même l'exercice d'*autothérapie*. Derrière la naïveté et l'idyllisme auxquels n'échappe pas une utopie qui se veut exemplaire, et non satyrique, cette œuvre inattendue dénote une profonde inquiétude face à notre organisation sociale et à l'évolution de notre culture – une évolution qui pourrait bien entraîner avec elle l'espèce humaine entière. C'est cette même inquiétude qui l'a poursuivi depuis la publication de *Walden Two* et l'a amené, un quart de siècle plus tard, à nous en fournir la version rationnelle, sous le titre provocateur *Par-delà la Liberté et la Dignité*. Cet essai a fait grand bruit, du moins Outre-Atlantique. Il a suscité les commentaires les plus disparates, de la part des personnalités les plus en vue. Et se sont retrouvés dans la croisade contre le péril skinnérien, compagnonnage pour le moins inattendu, un Noam Chomsky et un Spiro Agnew. De si prestigieux défenseurs de l'homme ne sont pas mobilisés contre des moulins à vent : il faut bien que leur cible ait quelque consistance pour qu'ils s'y attaquent si vigoureusement. Pour plusieurs critiques de notre Europe francophone, tout ce bruit, s'il n'est pas tout à fait pour rien, ne nous concerne guère. L'œuvre de Skinner n'est qu'un sous-produit assez caractéristique de la société américaine contemporaine : son acharnement contre la liberté et le mérite personnel ne s'expliquerait que dans le contexte d'une culture qui a érigé ces deux notions en mythes, et en fait le ressort de son dynamisme. Ou encore, dans une interprétation centrée sur les propositions non déguisées de contrôler le comportement humain, le psychologue behavioriste ne serait que le porte parole de l'*establishment*. Son système correspondrait à une tentative de perpétuer les structures actuelles du pouvoir en les affermissant encore. On peut se demander pourquoi le Vice-Président des États-Unis s'en serait pris avec violence à un citoyen si préoccupé du maintien du *statu quo*. Et comment il s'est trouvé des commentateurs marxistes pour souligner les mérites de l'ouvrage, et le recommander à l'intelligenza française (Delacour, 1972). Tant de contradictions

proviennent sans doute de lecteurs peu préparés à saisir la pensée de Skinner, malgré l'effort de celui-ci pour s'adresser au non-spécialiste. Leur réaction trahit généralement une ignorance des préalables que fournit à cet ouvrage toute l'œuvre scientifique sur laquelle il se fonde ; elle ne se traduit que rarement par une argumentation rigoureuse — qui n'aurait pas de peine à prendre l'auteur en défaut, car le texte n'est pas sans faiblesses, dues notamment à un excès de simplification et de concision, à des raccourcis que l'on trouverait admirables de clarté et de didactisme s'ils portaient sur quelque matière de physique ou de biologie, mais qui ne se pardonnent pas s'ils s'appliquent à l'âme humaine. Dans un récent débat en compagnie de sociologues belges, venus des horizons les plus opposés, l'accord se fit pour caractériser, dans son irrationalité, leur réaction commune, sur le terme *allergie*.

Il faudrait une nouvelle série de leçons, et des talents de philosophe, pour analyser dans le détail *Par-delà la Liberté et la Dignité* et le situer dans la perspective qui convient, en dissipant les malentendus qui ont surgi à son propos. Nous nous bornerons à en rappeler les grandes thèses.

Le motif d'inquiétude d'abord, sans lequel Skinner ne se serait sans doute jamais hasardé au-delà des frontières de son laboratoire : des problèmes urgents se posent à l'espèce humaine — explosion démographique, gaspillage des ressources, pollution de la biosphère, absence de contrôle de l'agression. Leur solution, sur le plan strictement technique, n'est pas inimaginable, mais elle suppose une mise en œuvre qui nécessairement passe par le comportement humain. Nous ne pouvons nous permettre d'abandonner au hasard les changements de comportement qu'exigent ces menaces, si nous voulons les écarter. Le moyen le plus sûr serait de les contrôler à la lumière de la science du comportement, exactement comme nous contrôlons le monde physique en décrivant puis en exploitant ses lois.

S'il veut s'appuyer sur une analyse scientifique pour diriger ses propres conduites, l'homme doit commencer par corriger l'image qu'il se fait de lui-même et de sa relation à la nature : il n'a pas en lui l'origine de ses conduites, non plus qu'il ne peut modifier son univers souverainement, sans se modifier lui-même en retour. Il est le produit de son environnement, tant dans son héritage génétique que dans son existence individuelle. Nous ne reviendrons pas sur la conception de l'action de l'environnement, sélective, et non déclenchante. Reconnaître cette dépendance, c'est renoncer à la conception mentaliste, et notamment à deux de ses sous-produits les plus en faveur de notre tradition culturelle : les notions de liberté et de mérite.

La liberté n'est pas une valeur transcendante : elle a son histoire naturelle et son histoire culturelle, qu'une analyse comportementale rattache aux réactions des organismes face aux situations aversives, engendrées tantôt par les choses, tantôt par les gens. A côté de la libération de contraintes physiques qu'ont amenées les sciences physiques et biologiques, une certaine conception de la liberté dans

l'évolution sociale et morale a largement contribué à réduire les contrôles aversifs que certains êtres ou groupes d'êtres exerçaient sur les autres. Mais cette conception est essentiellement ancrée dans une vue mentaliste de l'homme : elle a opposé autonomie et contrôle, au lieu de reconnaître que le comportement était toujours produit d'un contrôle et de s'attacher à une analyse des différents types de contrôle. La notion de mérite, pareillement, repose sur la conviction que les actes de l'homme émanent de causes situées au-dedans de lui, et doivent par conséquent être portées à son crédit ou son discrédit.

Skinner suggère de dépasser ces notions qui eurent leur utilité, mais qui, devenues des fétiches, entravent l'étape suivante vers la seule forme de liberté qui puisse avoir un sens à la lumière d'une analyse scientifique du comportement humain. Si le comportement obéit à des lois, il est vain de les ignorer : l'adage de Bacon – pour soumettre la nature, il faut lui obéir – est vrai aussi du comportement de l'homme. Le choix n'est donc pas entre liberté et contrôle, mais entre divers types de contrôles. C'est en les connaissant bien qu'il sera possible de les exploiter à des fins qui puissent garantir, à défaut d'autres valeurs, la survie de l'espèce.

Une objection surgit, naturellement, que Skinner n'élide pas : qui contrôlera ? La première réponse est : qui contrôle ? L'homme n'échappe pas aux facteurs qui régissent ses conduites par le simple fait de fermer les yeux sur eux. A nouveau, le dilemme *liberté* ou *contrôle* est mal posé : l'opposition est entre contrôle délibéré ou abandon au hasard, avec les risques que cela comporte, ou aux instances de contrôle déguisées qui exploiteront – où exploitent – les lois du comportement sous le manteau de la liberté – sans nous aventurer dans l'analyse politique, qui n'aurait pas sa place ici, l'étrange domaine de la publicité commerciale illustre à suffisance le problème soulevé. Mais cette réponse, évidemment, ne suffit pas. Skinner n'a pas mis au point de solutions détaillées – à la différence du jeu imaginaire de *Walden Two*, son essai philosophique n'est pas un projet de culture : il n'est qu'une réflexion préalable. Il a cependant fourni quelques indications générales. L'aménagement des contingences de renforcement doit prévoir un réseau de contrôles réciproques tels que l'abus soit impossible. Utopie à nouveau, dira-t-on ? Moins qu'on ne pouvait le penser si l'on songe que les sociétés humaines ont occasionnellement, au cours de leur histoire, mis au point des systèmes qui s'approchent de cet idéal. Travestissement d'une volonté de puissance de l'homme de science ? Le psychologue stimulé par l'exemple du physicien, veut-il rivaliser avec lui d'esprit faustien, et manipuler les êtres à son bon plaisir ? Si l'on pense à Skinner lui-même, c'est en faire un peu sommairement la psychanalyse et oublier le planificateur de son utopie, quittant la communauté une fois le système en place, aussi bien que le professeur sceptique – deux personnages dans lesquels il s'est également projeté. Si l'on songe aux psychologues en général, c'est surestimer leur influence dans une culture où l'on s'est souvent servi d'eux, mais où l'on a rarement écouté leurs avis lorsqu'ils n'allaient pas dans le sens attendu.

Skinner n'a jamais envisagé ce que le criminologue nommerait le passage à l'acte : il n'a ni amorcé la réalisation de son utopie – alors qu'il s'est trouvé quelques pionniers enthousiastes pour la tenter, moins encore a-t-il brigué la Présidence des États-Unis ou quelque position plus discrète mais plus influente.

Les idées sont des comportements, et comme tous les comportements, elles s'expliquent par l'histoire de leur auteur et de l'environnement qui l'a façonné. Mais elles existent ensuite en dehors de lui, et prennent le statut de 'stimuli discriminatifs' propres à moduler le comportement d'autrui.

#### RÉFÉRENCES

- DELACOUR J., Compte rendu de *Par delà la liberté et la dignité*, par B.F. Skinner. *La Raison*, 1972.
- MONTPELLIER G. de, Le behaviorisme de B.F. Skinner, *Revue de Psychologie*, 1972, 580-587.
- MOSCOVICI S., Sommes-nous des rats? C.R. de *Par delà la liberté et la dignité*, par B.F. Skinner. *Le Nouvel Observateur*, 5 février 1973, 63-64.
- SKINNER B.F., *Walden Two*. New York, Macmillan, 1948.
- SKINNER B.F., *Par delà la liberté et la dignité*. Paris, Laffont, 1972.

Laboratoire de Psychologie expérimentale  
Bd. de la Constitution 32  
4000 Liège

Reçu avril 1974